

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Les fous d'Alger

Par Kader Bakou

Ce n'est certainement pas par (bon) goût que ce vagabond a choisi de squatter, mercredi, le trottoir de «La Fleur du jour», à quelques mètres du fleuriste de la place Audin et de la prestigieuse Librairie des Beaux-Arts (elle a rouvert ses portes) qui avait accueilli jadis de grands écrivains comme Emmanuel Roblès, Albert Camus ou Mouloud Mammeri. Les piétons des «Champs-Élysées d'Alger», en voyant le malade mental, «affreux, sale et méchant», vociférant, s'éloignent précipitamment. Tout autour de lui se crée une étrange force centrifuge. A tout moment, il peut agresser les rares touristes étrangers ou les femmes (en Algérie, même les malades mentaux ont une dent contre la femme).

Le lendemain matin, le fou est toujours là. Mais il a changé de position. Maintenant, il est allongé à plat ventre, le dos nu, le postérieur couvert par un simple bout de tissu. Brusquement, il «enlève le bas» et se retrouve nu comme un ver toujours allongé par terre. Les passants qui ne s'attendaient guère à cette séance de strip-tease improvisée en pleine rue détournent la tête et se sauvent gênés.

Un malade mental a ainsi sévi au même endroit, en plein centre d'Alger, durant près de 24 heures, sans que personne intervienne. Au même moment on nous parle de «la relance du secteur du tourisme» et d'un plan national (un de plus), cette fois de «la santé mentale», en cours d'élaboration. Jeudi à Mostaganem, «la nécessité d'une presse spécialisée pour le développement et la promotion du tourisme en Algérie» a été, paraît-il, recommandée, par les participants à une conférence nationale sur «Le rôle des médias dans le domaine du tourisme».

K. B.
bakoukader@yahoo.fr



lesoirculture@lesoiralgerie.com

ALGER, LE CRI DE SAMIR TOUMI

Tango pour une obsession

Slalomer entre sa ville et soi-même jusqu'à ne plus les distinguer, fouiller le langage jusqu'aux entrailles pour peindre une rencontre sulfureuse entre Eros et Thanatos et puis faire danser les mots à la quête du sens, c'est tout cela et bien plus qui fait la beauté du récit Alger, le cri de Samir Toumi.

D'abord, il y a la ville : tissure d'obsessions, de beautés et d'horreurs ; un lieu où s'enchevêtrent les sentiments les plus contradictoires et où les mots se heurtent dans une chorégraphie primitive et écorchée. Ensuite, il y a le cri : tentative de vaincre l'aphasie mais musique informe et orgueilleuse qui refuse de sortir. Samir Toumi semble engagé dans une bataille existentielle où l'enjeu n'est pas tant de remporter une victoire contre Alger mais de l'entraîner dans un duel, l'extirper de son halo de mystère et, ce faisant, se découvrir soi-même à travers la nudité de la ville.

Incontestablement charnels, voire érotiques, les rapports de l'auteur à cet espace ambigu et hétérogène sont un terreau fertile pour la naissance des mots tantôt étherés, tantôt fougueux ; une langue qui se débat, elle aussi, tant Samir la

contraint souvent à dire l'indicible et à plonger dans la psyché d'une ville vicieuse, «une ville salope, khamdja» (P. 60), mais qui finira par abdiquer à la séduction des métaphores, à la poésie de ce verbe ténébreux qui tente de percer sa carapace... La forme du récit permet donc une écriture saccadée, donnant toujours la fausse impression d'être à bout de souffle puis reprenant sa course de plus belle, dans un éclatement du langage qui, seul, peut effleurer l'état d'esprit complexe de l'auteur en prise avec lui-même et avec une abstraction tenace nommée Alger. Une gorgone impitoyable que Samir Toumi cherche souvent à fuir vers la douce Tunisie, avant de prendre conscience très vite que cette courte séparation n'aura servi qu'à alimenter la passion perverse qui le lie à sa ville ; il revient donc dare-dare pour replonger avec un plaisir



douloureux dans ses obsessions. Ce qui fascine dans *Alger, le cri*, c'est le courage d'une écriture déphasée, volontairement truffée de répétitions, arrogante dans son refus des conventions et lubrique, quasiment malsaine, dans sa volonté de transgression. L'esthétique du livre se veut donc aussi polymorphe et provocante que celle de cette cité dont Samir décrit si bien les transhumances entre beauté et laideur, lumière et ténèbres, splendeur et insignifiance. Et c'est dans ce corps-

à-corps féroce et sadomasochiste que le texte s'épanouit, se livre désormais sans culpabilité ni pudeur aux orgies quotidiennes où les mots, les rues, les visages, les souvenirs, les lumières se font la guerre et l'amour. C'est donc un périple sinueux vers l'acceptation du chaos, considéré non plus comme une privation terrible d'harmonie, mais comme vecteur de création, voire l'unique moyen pour que l'écriture advienne, pour que le cri puisse enfin gicler... Au bout de la fièvre, il y a certes le risque que l'auteur et sa ville ratent leur sortie, réduisent leur «cri» à une simple grogne factuelle, mais rien n'est jamais fini heureusement, la quête continue au-delà de ces trois points de suspension qui (in)achèvent le livre... *Alger, le cri* est d'abord une sublimation torturée d'une ville insaisissable qui, intrinsèquement, ne peut s'offrir qu'à une écriture errante et emplie d'incertitudes. Autrement dit : une écriture libre !

Sarah Haidar

Alger, le cri de Samir Toumi. Editions Barzakh, 2013. 165 pages. Prix : 600 DA.

AÏN-SEFRA

Commémoration du 110^e anniversaire de la mort d'Isabelle Eberhardt

A l'occasion du 110^e anniversaire de la disparition tragique d'Isabelle Eberhardt, l'association culturelle Safia-Ketou de Aïn-Sefra a organisé au centre culturel une journée d'étude sur la personnalité de cette journaliste et romancière. Les interventions ont été faites par le Dr Khelifi Bachir de l'université de Mascara, le professeur et romancier Difallah Abdelkader, le professeur Amier Boudaoud (traducteur de Yasmina et nouvelles d'Isabelle Eberhardt).

Isabelle Wilhelmine Marie Eberhardt a vu le jour à Genève le 17 février 1877. D'origine russe, elle est un des personnages à la fois universels et unique. Après des séjours qui l'ont conduite à Tunis, Annaba, El-Oued, Batna, Alger, Ténès, Bou Saâda. Isabelle perdit sa mère Nathalie de Moeder (Fatima Ménoubia après sa conversion à l'islam) à Annaba où elle fut enterrée au cimetière musulman de la même ville. Elle vint à Aïn-Sefra comme reporter de guerre après la bataille d'El-Moungar, où l'armée française a perdu deux officiers, deux spahis et 35 légionnaires, alors que 48 blessés ont été admis à l'hôpital de Aïn-Sefra. Isabelle vint dans la



Photo : DR

région en tant que journaliste d'El-Akhbar et de *La dépêche algérienne*, quelques jours seulement avant que Lyautey ne devienne général de la subdivision militaire du territoire de Aïn-Sefra. Appelée communément Mahmoud Saâdi ou Mahmouda, pour son uniforme masculin en cavalier arabe, Isabelle, dont les sujets de curiosité, les motivations, le comportement étaient jugés répréhensibles, revendiquait seulement la liberté d'aimer un peuple et un pays — l'Algérie — un pays qui n'était pas le sien, d'y vivre fièrement en déracinée, tout en cherchant une intégration, à première vue interdite

: la liberté de prendre ses distances vis-à-vis de la société coloniale. C'était braver l'opinion et en subir les conséquences ; c'était aller jusqu'au bout de soi-même en provoquant haine et suspensions ; c'était aimer le désert et en mourir. L'énigme Isabelle, dont le mode de vie, les amitiés et les habits masculins en avaient étonné plus d'un sur les rives du Léman, étonna bien davantage les Français d'Algérie, qui l'observèrent avec méfiance.

Par sa plume précise et acerbe, elle s'est insurgée contre les comportements inhumains des troupes coloniales et dénoncé leurs agissements en sa qualité de romancière et de reporter aux journaux *Al-Akhbar* et *La Dépêche Algérienne*. Isabelle ne racontait de l'Algérie «rien de ce qui aurait pu plaire au colonialisme». Son regard n'allait se poser, ni sur l'Orient des richesses ni sur celui des mirages, il n'allait qu'à l'Orient des réalités quotidiennes à «(...) ceux qui n'ont rien et à qui on refuse jusqu'à la tranquillité de ce rien(...)» Comme elle le décrit ci-après dans un extrait du désir d'Orient : «Je travaille à noter mes impressions du Sud, mes égarements et mes inventaires, sans savoir si des pages écrites si loin du monde intéresse-

ront jamais personne. N'est-ce pas la terre qui fait les peuples ? Que sera l'empire européen en Afrique dans quelques siècles, quand le soleil aura accompli dans le sang des races nouvelles ? A quel moment nos races du Nord pourront-elles se dire indigènes comme les Kabyles roux et les Ksouriennes aux yeux pâles ? Ce sont là des questions qui me préoccupent souvent (...), disait Isabelle. Et pour Aïn-Sefra, elle écrit : «Eté 1904 : j'ai quitté Aïn-Sefra l'an dernier aux premiers souffles de l'hiver. Elle était transie de froid, et de grands vents glapissants la balayaient courbant la nudité frêle des arbres. Je la revois aujourd'hui tout autre. Maintenant que j'y vis, en un petit logis provisoire, je commence à l'aimer.

D'ailleurs, je ne la quitterai plus jamais(...)» Fin de citation. Notons que plusieurs œuvres, films et chansons ont été réalisés à travers le monde ces derniers temps sur Isabelle. Elle meurt à l'âge de 27 ans, lors de la crue subite et catastrophique de l'oued Sefra, le 21 octobre 1904. Elle repose au cimetière musulman Sidi-Boudjemaâ à Aïn-Sefra sur cette terre d'Algérie qu'elle a tant chérie.

B. Henine

Actucult

INSTITUT FRANÇAIS D'ALGER (ALGER-CENTRE)

Mardi 28 octobre à 18h : Conférence «Héritage de l'architecture coloniale : atout ou fardeau pour la société algérienne d'aujourd'hui», par Vincent Bertaud du Chazaud, architecte et docteur en histoire de l'art et Soraya Bertaud du Chazaud, historienne de l'architecture. Entrée libre.

Mercredi 29 octobre à 18h30 : Une soirée cinéma exceptionnelle : film *Bulles blanches traits noirs* de Djillali Beskri, le grand spécialiste du cinéma d'animation (documentaire, 65', 2013), en présence du réalisateur. Entrée sur carte d'accès. Réservez vos places à l'adresse : cinemabullesblanchestraitsnoirs.alger@if-algerie.com.

Jeudi 30 octobre à 19h30 : Pièce théâtrale *Réduit* avec Thibault Rossigneux et la comédienne et dramaturge Elizabeth Mazeu. Réservez à l'adresse : theatreredit.alger@if-algerie.com

MUSÉE NATIONAL DU BARDO (3, RUE FRANKLIN-ROOSEVELT, ALGER)

Vendredi 31 octobre à 17h : Événement «Dhikra 60» (conférences, projections de films) organisée par La Fabrik Prod, en partenariat avec le musée national du Bardo, à l'occasion du 60^e anniversaire du 1^{er} Novembre 1954.

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS (EL HAMMA, ALGER) :

Jusqu'au 22 novembre : Exposition «De papier et d'aquarelle», avec les artistes Djahida Houadef et Safia Zoulid.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)

Du jeudi 31 octobre 2014 au 31 janvier 2015 : 7^e édition du Salon d'automne des arts plastiques (vernissage le jeudi 31 octobre à 17h).

GALERIE DAR EL-KENZ (CHÉRAGA, ALGER)

Jusqu'au 6 novembre : 14^e Salon

d'automne du petit format, avec les artistes Bettina Heinen-Ayech, Briki Amar, Hellal Zoubir, Sellal Zohra, Taïbi Rachid, Souhila Belbahar, Skenazene Samia, Meriem Aït El-Hara, Karima Sahraoui, Rahmani Abdelghani, Djeflal Adlene, Massen Mohamed, Salah Malek, l'Iranien Shahriar.

PALAIS DES RAIS, BASTION 23 (BAB-EL-OUED, ALGER)

Jusqu'au 6 novembre : Exposition photographique sur les villes archéologiques et historiques du Mexique. Intitulée «Mexique : villes du patrimoine mondial», l'exposition englobe des photographies de 32 sites archéologiques classés au patrimoine mondial de l'Unesco, dans 11 villes mexicaines.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)

Du 1^{er} au 28 octobre : Film *L'andalou* de Mohamed Chouikh, à raison de 3 séances : 14h-17h-20h, sauf les dimanches.

Du 29 au 31 octobre : Journées du film révolutionnaire avec trois films au

programme, en collaboration avec le CNCA.

Le 29 octobre à 14h, 16h, 18h et 20h : Film *Zone interdite* d'Ahmed Lalleml.

Le 30 octobre à 14h, 16h, 18h et 20h : Film *Hors-la-loi* de Rachid Bouchareb.

Le 31 octobre à 14h, 16h, 18h et 20h : Film *l'Opium et le Bâton* d'Ahmed Rachedi.

COMPLEXE CULTUREL ABDELOUAHEB-SALIM (CHENOUA, TIPASA)

Jusqu'au 31 octobre : Exposition d'art plastique avec l'artiste Ismaïl Chanaâ de Tipasa (vernissage le 15 octobre à 15h).

GALERIE EZZOUA'ART DU CENTRE COMMERCIAL & DE LOISIRS DE BAB-EZZOUAR (ALGER)

Jusqu'au 10 novembre : Exposition-vente de peinture «La musique et les danseurs... d'ici et d'ailleurs» de l'artiste Mira Naporowska.

GALERIE D'ART CIV-CEIL (3, RUE LATRECHE-MOHAMED, MIRAMAR, ORAN)

Jusqu'au 28 octobre : Exposition

«Peinture & Poésie» de Mersali Othmane.

SORTIE NATIONALE DU FILM FADHMA N'SOUMER DE BELKACEM HADJADJ

Programme des projections dans toutes les villes :

- Alger (salle Algérie), séances quotidiennes à 13h et à 16h.

- Alger (cinémathèque) à 13h et à 16h.

- Tizi Ouzou (cinémathèque) à 14h et à 17h.

- Béjaïa (cinémathèque, place de la Révolution) à 14h et à 17h.

- Batna (cinémathèque, rue du chahid Enemmar) à 14h et à 17h.

- Oran cinémathèque (rue Larbi-Ben-M'hidi) à 14h et à 17h.

- Saida (Théâtre régional) à 14h et à 18h.

- Bouira (Maison de la culture) à 13h et à 17h.

- Khenchela (cinémathèque, Grande Place).

- Souk Ahras (cinémathèque) à 13h et à 17h.

- Tiaret (cinémathèque, impasse Ahmed-Bencherif) à 14h et à 17h.

- Sidi Bel-Abbès (cinémathèque) à 14h et à 17h.

- Tlemcen (cinémathèque) à 14h et à 17h.